

La première fille (1953)

Les quatre premiers vers de *La première fille* (enregistré le 2 novembre 1954 pour son dernier 78 tours), Brassens les a empruntés... à lui-même !

*Alors que la plupart des bateaux de l'histoire
Lèvent l'ancre de leur mémoire,
Que de leur souvenir s'écoulent à vau-l'eau
Les tenants et les aboutissants des campagnes
D'Austerlitz et de Waterloo,
D'Italie, de Prusse et d'Espagne,
De Pontoise et de Landerneau...
Les jeunes amoureux qui écrivent sur l'eau
Gardent et garderont jusqu'à la fin des âges
La nostalgie de leur soir de bataille...*

... s'écrit en effet la nymphe de la mer baltique dans le long poème *Les amoureux qui écrivent sur l'eau*, paru en 1954.

La faute d'accord du participe (« La première fille qu'on a "pris" dans ses bras », au lieu de « prise ») n'est pas volontaire comme certains l'ont présumé. C'est le malicieux Francis Blanche qui, un jour, a fait remarquer à Pierre Maguelon ce – petit – péché d'orthographe commis par son ami : « Merde ! il a raison ! » avait reconnu Brassens. Cette faute, qui semblait n'avoir choqué personne dans l'entourage du chanteur, sera aussitôt corrigée dans ses interventions à la radio (par exemple, en 1955, dans l'émission d'Europe 1, *Jean Le Loup*). Amusante saugrenuité : beaucoup d'interprètes, faisant fi de la correction apportée par Brassens, continuent de chanter la première version et perpétuent ainsi cette méprise orthographique de génération en génération.

La première fille a été peu chantée sur scène et moins d'une dizaine de fois à la télévision.

En 1972, dans *Bienvenue*, de Guy Béart, Brassens eut du mal à se souvenir du dernier couplet.

En 1979, dans *Le Grand Échiquier*, il chanta : « Quand elle s'est dévêtue » au lieu de : « Quand elle s'est mise nue ».

Brassens, nous le savons, excelle dans les portraits de femmes (*Pénélope*, *Bécassine*...) tout autant que dans les scènes charnelles et toujours drolatiques (du *Cocu* pestant de ne pas être un peu plus choyé par ses « rivaux détestables » au brave homme mort en épectase amoureuse dans *Le nombril des femmes d'agents*). Le thème de la « première fois » ne pouvait qu'inspirer le poète latitudinaire qui ne parlera de pucelage que dans... *Le gorille* (et de pucelles dans *Les croquants*, *Don Juan*, et surtout *Chansonnette à celle qui reste pucelle*). Cette chanson alerte n'était-elle pas évocatrice d'un instant essentiel dans une existence humaine ? L'instant, autant souhaité que redouté, de la fatidique rupture entre le monde de l'enfance et celui de l'adulte. Peut-être faut-il ainsi comprendre le vers « dernier cadeau du Père Noël » ? Ce passage à l'acte d'amour physique, précoce ou tardif, a toujours été vécu comme la perte de l'innocence (« j'ai perdu ma vertu »). Il permet au garçon d'accéder, par cette symbolique sexuelle, à la virilité tant attendue (le terme « puceau » a été longtemps employé comme une injure.) Autrefois, dans un certain milieu, c'est le père qui emmenait son fiston vers une professionnelle pour le déniaiser. « Te voici devenu un homme, mon fils ! » Il n'était pas « convenable » qu'un garçon parvienne vierge au mariage, tout autant qu'il était condamnable pour une fille de ne point l'être.

Qui, en écoutant *La première fille*, n'a pas, à cet instant précis, pensé à elle, la première ? Peu importe l'endroit, peu importe le dénouement : grave ou doux, émouvant ou franchement décevant, le souvenir reste à jamais gravé au cœur de nos mémoires. Pour Brassens, disons plus précisément : dans la mémoire du cœur. Car ne révèle-t-il pas que, même si « bien d'autres, sans doute, depuis, sont venues », il continue à aimer l'inoubliable, celle à qui il doit son « baptême / D'amour et de septième ciel ».

« Moi je te garde et moi je t'aime » : à l'encontre de la « femme-poisson » de la « Supplique », qui lui fera avaler sa « première arête », il s'agit ici d'amour, et non pas seulement de première expérience.

« On a beau faire le brave »... étreinte fugitive, maladresse de nos désirs inquiets, plaisir au goût âpre de remords et de vague tristesse... Il n'est pas de tout repos de cueillir « la tendre primevère ».

Nous devons à Brassens, au-delà d'une jolie chanson atemporelle, l'émouvant bonheur... de la *ressouvenance*.